

## Communautés

Suzanne Jacob

---

Jean-Marc Fréchette  
Number 4, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2274ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)  
1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Jacob, S. (2004). Communautés. *Contre-jour*,(4), 133–136.

# Communautés

Suzanne Jacob

C'est rare que je me souvienne d'elles, mais j'ai deux nostalgies. Celle de la communauté des Troyennes. C'est la première communauté à laquelle j'aie jamais appartenu. Elle était fondée sur l'histoire de la ville de Troie, de sa chute, de sa destruction. Nous étions étudiantes en théâtre et nous avons choisi d'entrer ensemble dans cette histoire-là, de la mémoriser de manière à ce qu'elle devienne la nôtre le temps d'un hiver et d'un printemps.

La deuxième nostalgie, c'est celle de la communauté des musiciennes réunies pour préparer une Cantate de Jean-Sébastien Bach.

Les deux communautés, c'était de devenir un texte ou une partition jusqu'à être en mesure de la jouer comme destin. Devenir l'histoire dans laquelle on entrait, c'était ça. Repousser les frontières d'une identité qui commençait déjà à resserrer son étau. Vivre en communauté, c'était donc convenir du partage d'un texte, d'une partition, partage qui allait toujours dans le sens d'un affranchissement des tracasseries identitaires, qui nouait entre nous de nouvelles parentés.

\*

Quand j'entre dans la communauté des sœurs de *La lumière du verger* de Jean-Marc Fréchette, je me souviens des Troyennes et des musiciennes.

Je peux bien le dire comme ça : là aussi, c'est un texte qui tient lieu de lieu à la communauté des sœurs. Le lieu de *La lumière du verger*, c'est le livre de Luc l'évangéliste. *Le livre de Luc / nous en faisons notre lieu où vivre.*

C'est à partir du livre *bruissant / Des paroles et des images de la Virginale*, / que nous entrons dans *la contrée sans nom*, dans *le bois surnaturel*, *Dans la Jérusalem neigeuse de ses songes*, que vous pénétrez loin dans *cette Palestine du cœur*.

La lecture du livre de Luc où vivre jour après jour – (*La lumière est ponctuée par des dates, 29 septembre, 18 octobre, 15 août...*) – aimante les sens, les entraîne, les transporte en un ailleurs en eux où ils sont débordés par l'excès. Excès de sonorités, excès de visions :

*Fais-nous pénétrer dans l'excès de l'existence, / Et que nous soyons unis à nos anges / En un baiser brûlant qui nous efface /*

Qui nous efface de quelle page? De la page où nous sommes écrits? De la page qui nous tient captifs dans son étau ou ses ornières et englués dans son encre? Désir de s'arracher du pied de la lettre et d'être extasiés? Mais en vue de quelle promesse?

*...qui nous efface / Et nous rende participants de la danse des anges.*

\*

Cette histoire de Bethléem *qui décide des mondes* (raccourci fulgurant du poète pour rappeler que quoiqu'il en soit de vous et de moi, cette histoire-là a une éternité historique de son côté), a toujours lieu (toute l'année, chaque année) là où le livre qui la raconte se trouve, est trouvé par une communauté qui en fait son lieu.

Aucune foi n'est requise ici. Comme je n'avais pas à croire qu'Hécube était prostrée face à la ville fumante, que les cris des mourants déchiraient ses vêtements; c'était là, dans le texte où j'entrais, dans le texte dans laquelle ma mémoire s'immergeait. Ni dans *La lumière*, je n'ai à croire que je me risque dans les hautes fougères, et qu'*avec des égards de feuille*, je les écarte pour mieux apercevoir, au pied des tiges, l'eau intacte qui sourd de l'*humus*, l'eau bonne à boire, à pleurer de ce bond, de cet essor, de cet envol des sens comblés de dons :

*Sois la rose tachetée de sang par le gel.*

\*

Il y a des histoires qui se terrent et qui se taisent au cours des glaciations, dont quelqu'un redécouvre la source. La source d'où l'eau sourd. L'eau sourd vers l'oreille qu'elle vide. Qu'elle lave en la vidant. N'ébruite pas cette eau. Ne l'harnache pas pour faire tourner ton moulin à érudition :

Al Niffari dans *La halte du silence*:

*« Aussi qui Me tait est mon fidèle silencieux*

*Et Il m'a dit : Garde le silence pour Moi autant que tu peux... »*

*Et à La halte de la robe :*

*« Il m'a arrêté dans la robe et Il m'a dit : Tu es dans toute chose comme l'odeur de la robe dans la robe. »*

Jean-Marc Fréchette : *Marie remplissant de son manteau la campagne. Et ceci : Soyez comme les Saintes Femmes / Tout enroulées / Dans la tempête du Vendredi terrifiant.*

\*

Du début : les glissements des pieds nus des Troyennes; les glissements des feuilles de la partition; brèves toux; souffles enfin anonymes; communauté de l'envol; chœur; inutilité de départager l'hystérique du mystique : le texte est sûr, on peut s'appuyer sur lui.

\*

Je ne sais pas approcher ces *égards* bouleversants avec lesquels le poète Jean-Marc Fréchette greffe les noms du livre de Luc aux noms des essences indigènes pour qu'elles soient à leur tour irriguées du récit, de sa sève, de sa substance.

*Verger* (verger d'Oka, de Rougemont, de Saint-Hilaire, de la côte de Beaupré et de Charlevoix). En fleurs, en fruits, en neige. Neige qui déborde des vergers jusqu'au Liban, jusqu'à l'Hébron biblique : *Imprégnez-vous de la neige d'une telle vision. Hiver sans borne. Érable. Bouleau blanc. Perdrix, mésange, lys.*

Une fois tissées les passerelles de lin et de laine entre l'ailleurs et l'ici, l'ailleurs recule encore, alors que nous cherchons à suivre *le Cerf déchirant entrevu dans les cèdres*, et que cette vision *nous entraîne loin dans la contrée sans nom.*

Dans la contrée dont les frontières perdent leur front. Là où le sang sourd de l'étoile pour orienter les parentés : *Et des Mages aux manteaux de safran / Se sont mis en chemin, appelés / Par cette goutte de sang dans la nuit.*

\*

Cioran nous le rappelle, l'expérience mystique n'est pas une expérience de groupe. De son côté, Jean-Marc Fréchette nous fait entendre que la communauté qui se lie dans le fredonnement du texte fait vibrer les harmoniques les plus hautes, celles qui déchirent de la joie d'être affranchi. Mais pouvoir être déchiré est sans doute aussi un don.

(Al Niffari est un poète mystique musulman né en Irak, mort quelque part en Égypte, autour de l'année 965. Sami-Ali a traduit en français *Les haltes d'Al Niffari*, Fata Morgana, 1995)